

de long conduit à Johannesburg. Par cette voie, on peut échapper à la sujétion et à la mauvaise volonté des intermédiaires anglais. Mais il n'existe encore de ce côté aucun service bien organisé, et la France qui, par sa situation à Madagascar, en face Delagoa-Bay, pourrait opérer des transactions fructueuses et facile avec le Transvaal, n'a encore rien tenté de sérieux pour établir des relations d'affaires suivies avec ce pays que l'on croit, bien à tort, plongé dans une austérité patriarcale. Du reste, jusqu'à ce jour, les autres pays d'Europe ont marqué la même indifférence pour le marché transvaalien.

Johannesburg, si l'on en croit une relation récente de M. L. De Launay, possède des tramways, des théâtres, des cafés-concerts, des magasins brillamment éclairés à l'électricité, où l'on trouve tous les articles de luxe, depuis les dernières créations de Paris, que la modiste y va chercher deux fois par an, jusqu'aux petits fours et aux bonbons, également français, aux appareils de photographie et aux bicyclettes.

Johannesburg est né de l'exploitation de l'or et en vit, mais cette ville n'a pas, paraît-il, l'aspect effréné et sombre des villes industrielles. Il y a quinze ans, elle n'existait même pas de nom. Quelques rares chercheurs d'or avaient seulement commencé à bâtir leurs maisonnettes sur l'emplacement où se dresse fièrement aujourd'hui cette cité fameuse. C'est en 1887 que se créèrent, en très petit, avec des capitaux restreints, les premières affaires d'or de ce district, notamment la célèbre mine Robinson, restée pour bien des Français le type des mines de ce pays, tant pour les bénéfices considérables qu'elle a données presque tout de suite que parce que la totalité de ses actions, ou peu s'en faut, est aujourd'hui placée et immobilisée en France.

En deux ou trois ans le mouvement qui attirait les capitaux, d'abord de la colonie du Cap ou de Natal, puis de l'Angleterre, vers ce coin de terre privilégié, se précipita peu à peu ; il se produisit une poussée de hausse, ce que les Anglais appellent *boom*, dont on a à peine retrouvé l'équivalent dans l'été de 1895, au moment où tous les spéculateurs des deux hémisphères regurent une si bonne leçon. Après le krack de 1890 et l'affolement de 1895, le calme revint, les découvertes minières se multiplièrent chaque jour et la faveur publique retourna au Transvaal. La connaissance des affaires de ce pays se répandit en Angleterre, en Allemagne, en France, puis en Autriche, en Russie, en Turquie, qui sait où encore ? Et aujourd'hui les entreprises de cette région tendent à prendre une allure réellement sérieuse et industrielle, au lieu d'être simplement un prétexte à spéculations financières. Pour avoir une idée du mouvement qui s'opère là-bas, disons que les mines occupent activement et sans interruption une armée de 50,000 mineurs, qui, à coup de dynamite, font sortir de terre plus de 3 millions de tonnes de minerai. En 1895, le rendement en or pur a été de 155,850 livres ou \$41,400,000.